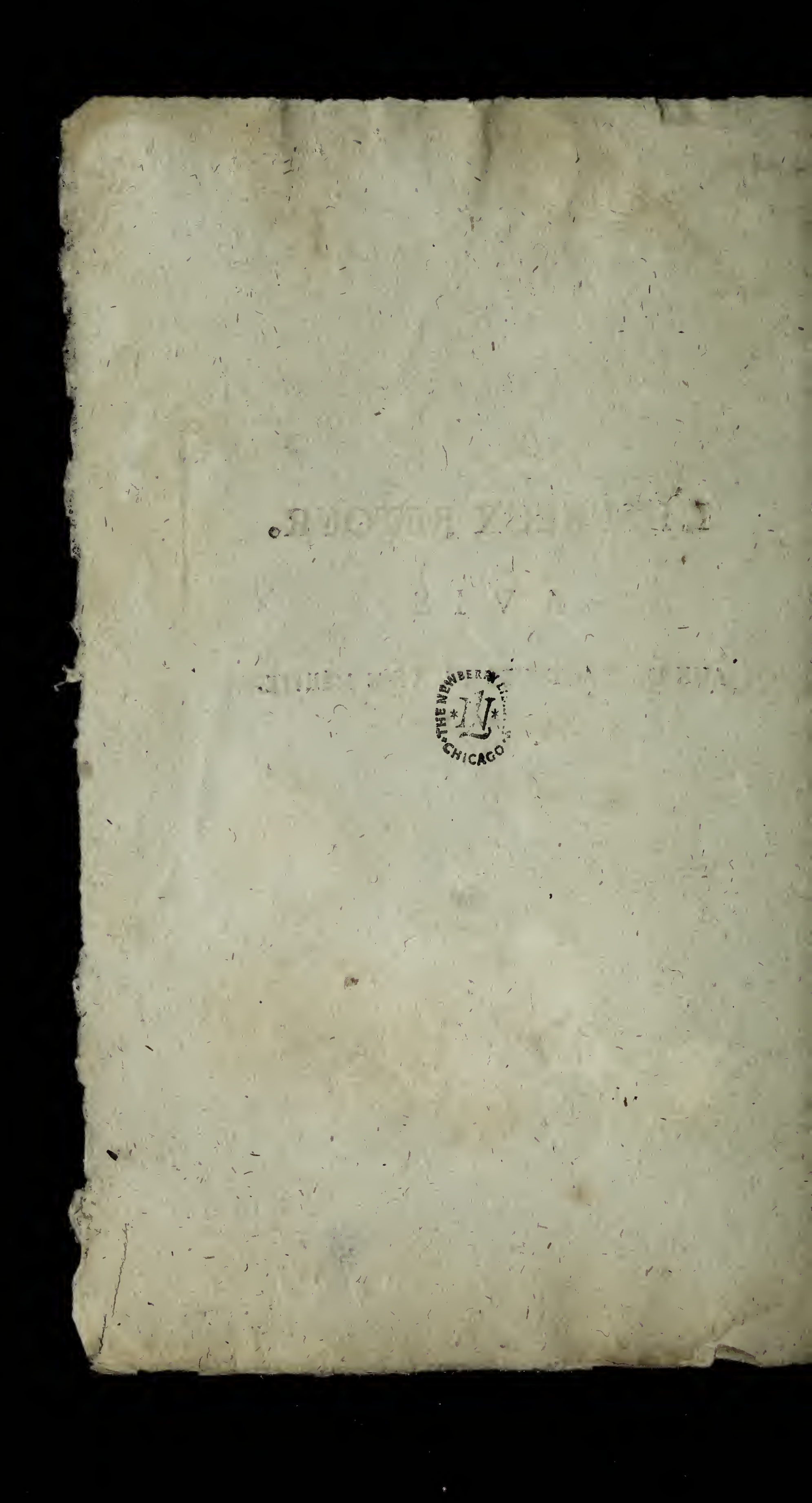
L'HEUREUX RETOUR.

AVIS

AUX DÉTRACTEURS DU VRAI MÉRITE.

juin 1790


THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

L'HEUREUX RETOUR.

AVIS

AUX DÉTRACTEURS DU VRAI MÉRITE,

Et aux Auteurs des pitoyables pamphlets lancés contre M. le duc d'Orléans.

Par l'Auteur de la réponse au Domine salvum, *et du petit mot sur le* Pange lingua.

Aux fureurs des partis je ne vends point ma plume.

Ep. *sur l'indépendance.*

A PARIS,

De l'Imprimerie de L. M. Cellot.

Et se vend chez les Marchands de nouveautés.

juin 1790.

L'HEUREUX RETOUR.

AVIS

AUX DÉTRACTEURS DU VRAI MÉRITE.

Veni, *Vidi*, *Vici*; tel doit être, en ce jour à jamais glorieux pour lui et heureux pour la France, la devise de Louis-Philippe d'Orléans triomphant de ses ennemis, et n'usant de la victoire qu'il remporte sur eux, que pour leur pardonner.

Veni : je suis venu désarmer la calomnie et imprimer la terreur sur le front des ennemis de la constitution. Je suis venu déconcerter la rage des libellistes, ces véritables ennemis du bien public, mettre sous leurs yeux le tableau de mon patriotisme, les confondre par des vertus civiques, et payer du plus sincere oubli leurs pitoyables pamphlets : leur offrir un généreux pardon, pourvu que, renonçant à la carriere flétrissante où ils se sont imprudemment embarqués, ils emploient leurs talens à l'utilité publique.

Vidi, j'ai vu : le peuple Parisien que toujours je chéris, balotté par son inconstance et sa légéreté, douter un moment que je fus son ami : j'ai vu les libellistes, après avoir épuisé sur moi leur venin, se battre les flancs pour arranger quelques mauvais sarcasmes, en réponse à l'exposé vrai, simple et authentique de ma conduite dans la plus heureuse révolution. Je pardonne sans peine aux deux pauvres auteurs qui ont fait la *Réponse* et *l'Examen Impartial* de l'Exposé. Le premier, faute de raison, dit *avec candeur* des injures ; le second, n'ayant ni le génie de l'invention, ni le talent des sarcasmes, fait plattement une fade copie de son précurseur. Je prie le public, qui les a accueillis comme ils le méritoient, d'avoir pitié d'eux, il faut que chacun vive : peut-être que depuis la révolution leur métier ne va plus, ils se sont fait auteur, c'est l'usage du moment ; je ne puis m'empêcher d'applaudir à la modestie qu'ils ont eu de cacher leur turpitude et leur ignorance sous le manteau de l'anonyme.

Vici, j'ai vaincu : et oui, mes amis, j'ai vaincu, et j'ai remporté la victoire la plus sensible à mon cœur, puisque je peux me flatter d'avoir contribué au bonheur de ma

patrie, de mes freres, de mes concitoyens. Vous n'en pouvez douter, si j'ai des ennemis, c'est pour m'être montré l'ami du peuple que je chéris, du peuple qu'on a voulu égarer pour me perdre, du peuple enfin dont, malgré l'envie, je peux me faire gloire d'être l'égal, puisque mon plus beau titre, le seul dont je me plaîs aujourd'hui à me parer, est celui de citoyen, et de citoyen honoré de la confiance de mes égaux, par la députation dont ils m'ont chargé à la premiere et à la plus respectable assemblée du monde.

Tel est, je me plais à le croire, le langage que se tient perpétuellement Louis-Philippe d'Orléans. Son retour nous est un sûr garant de la fausseté des atrocités dont, depuis huit mois, on n'a cessé de le noircir.

Je l'ai déjà dit; je n'eus jamais l'honneur d'être ni créature ni protégé de M. d'Orléans; encore moins ne fus-je son salarié, comme se sont plûs à le répandre certains journalistes. Mais je me plais à croire à la verru; et quand le crime n'est pas démontré, je crois que l'honnête homme doit se refuser d'en recevoir l'induction sur le compte de qui que ce soit; à plus forte raison doit-il être en garde dans un moment où l'esprit de parti

peut ne rien ménager pour perdre celui qu'il se croit nuisible ou dangereux.

Tel a été le principe d'après lequel j'ai agi : d'honnêtes gens m'en ont estimé ; la cabale opposée s'est déchaînée contre moi : on a fait tout ce qu'on a pu pour me déterminer à un désaveu authentique. Toujours ferme, j'ai attendu du temps les éclaircissemens qui ne pouvoient venir que de lui, et, à présent, fier de ma constance, inébranlable, je chante son heureux retour. Puisse le public agréer encore cet opuscule, je devrai son suffrage au héros patriote dont je me fais gloire de lui retracer les vertus : la tâche n'est pas difficile, il suffit d'être François pour les apprécier ; tout François au cœur sensible peut chanter la vertu, et sur tout, la vertu persécutée.

Je ne vous parlerai plus des aumônes répandues avec profusion par lesquelles M. d'Orléans a soutenu, dans des momens de détresse, des millions de malheureux, on a cherché à les ternir en lui prêtant des motifs peu faits pour lui ; et son ame grande et généreuse est autant au-dessus des éloges qu'on pourroit lui donner à cet égard, qu'il est au-dessus de la calomnie qu'il méprise et

que sa seule présence force, en ce moment d'allégresse, à un éternel silence. Ce héros que l'on peut féliciter d'avoir le plus contribué par sa fermeté, son esprit, les sacrifices de l'amour propre, etc. etc. au bonheur de la France, doit avoir des vertus particulieres qui désormais seront l'apanage de tous les heureux citoyens régénérés par la plus belle des constitutions. Les louer seroit offenser M. d'Orléans. Il diroit : « Je suis ci-
» toyen, je me suis conduit comme tel en
» volant au secours de mes freres dans le
» besoin. Louez tous les braves bourgeois de
» Paris qui en ont fait et en font tous les
» jours, en proportion, autant que moi, ou
» ne me prodiguez pas des éloges qu'il se-
» roit honteux pour l'humanité que je mé-
» ritasse seul ».

Je ne répéterai pas ici ce que toute la France sait, ce que les ennemis même de M. d'Orléans n'avouent qu'en rugissant, que ses instructions à ses bailliages suffiroient pour lui gagner les cœurs de tous les bons citoyens. En effet, ne sembloit-il pas avoir, avant de les faire, lu dans les cœurs de tous les bons François ? D'un bout à l'autre du royaume, au moment où elles parurent, on n'enten-

dit qu'un cri, c'étoit le cri du cœur, il étoit bien mérité! Vive, vive notre ami! vive le duc d'Orléans; ses erreurs même, effet d'une jeunesse bouillante, ses erreurs ont épuré son ame; il est François, il est digne de l'être: c'est le plus grand homme de France. Et Paris et la banlieue se disputent aussi-tôt à l'envi l'honneur de le nommer pour leur député; toute la France en ce moment s'en seroit rapporté à ces seules lumières. Mais l'apanage des grands hommes est d'avoir de grands ennemis: heureusement qu'il ne reste aujourd'hui aux méchans que la honte de n'avoir pu le perdre.

Voyons à présent quel a été la conduite de ce citoyen respectable, tant blâmé, tant loué, jusqu'au moment de son départ. Personne d'abord ne lui dispute l'honneur d'avoir le plus contribué à l'heureuse réunion de la majorité de la noblesse à la partie des états constituée en assemblée nationale. Tout le monde sait que lorsqu'il s'est agi de faire contribuer la noblesse par portion égale aux charges de l'état, il a, malgré sa grande fortune, et l'intérêt sordide qu'on lui prête, parce qu'il a de l'ordre, été le premier à y adhérer. Ensuite sa popularité, sa bienfai-

sance, sa loyauté lui ayant réellement fait, sans qu'il s'en doutât, un parti et dans l'assemblée et dans Paris et dans la France entiere, dans l'Europe, pour ainsi dire, qui admiroit ses vertus, non-seulement il refusa la place de président, mais il s'abstint même de monter fréquemment à la tribuue, pour éviter que l'on puisse ternir la gloire de ses belles actions en lui prêtant des vues ambitieuses. Il connoissoit les hommes, et savoit que la seule présence d'un sage étoit un encouragement assez fort; son silence même au plus grand nombre de séances ajoute donc encore à sa gloire, et c'est pour cette raison qu'il a dû irriter davantage les serpens de l'envie.

Arrive enfin le mois d'octobre si heureux, puisqu'il a procuré aux bons, aux vertueux, aux courageux citoyens de Paris, le bonheur de posséder un roi chéri, de l'approcher tous les jours, de le garder eux-mêmes. En vain les ennemis de la révolution, de la constitution, de M. d'Orléans, lui reproche que le foyer de la fermentation a toujours été dans le jardin du Palais royal. D'abord où pouvoit-il être ailleurs, puisque de temps immémorial le Palais royal a été

le point de réunion, non-seulement de tout Paris, mais de tous les citoyens du monde que leurs affaires y appellent ? Est-il donc étonnant que le lieu qui rassemble dans tous les temps le plus de citoyens soit celui où, dans un moment de crise, ils viennent se communiquer leurs peines, leurs plaisirs, leurs inquiétudes, etc. ? Ce reproche encore fût-il fondé, je crois qu'il feroit honneur au patriotisme de M. d'Orléans, et que les vrais citoyens lui devroient des actions de graces pour avoir changé le Palais du plus despote des ministres en un sanctuaire de la liberté.

Le 6 octobre, jour de désastre et de bonheur : jour qui, s'il n'avoit pas coûté de sang et occasionné les plus vives et les plus justes alarmes, seroit le jour le plus heureux pour la constitution, puisque c'est lui qui l'a à jamais fixée sur une base solide, en atterrant les projets sinistres des ennemis de la liberté. Ce jour et le précédent M. d'Orléans, à qui la cabale et les libellistes prêtent des vues si dangereuses, on ne l'a vu que le matin allant rassurer notre bon roi, delà se rendant à l'assemblée pour y participer au décret qui la déclare inséparable de

la personne du roi. Lui-même vous l'assure, et lui-même se rend au milieu de ses ennemis leur porter le défi de lui prouver le contraire.

Heureux retour qui vient en ce moment fortuné rendre le calme à la France, en imposer à l'envie, ramener au peuple un ami, un protecteur, et à une assemblée de sages un héros ! Écoutez, lâches zoïles ; écoutez, ennemis de notre bonheur ; frémissez et restez muets : voilà le discours simple et plein d'énergie qu'il prononce en rentrant au milieu de ses collegues.

MESSIEURS,

D'après la permission que vous m'avez donnée, et conformément aux vœux du roi, j'ai pris la mission dont il m'a chargé. Cette mission est finie, et je reviens prendre la place à laquelle mon devoir m'appelle. Vous avez décrété que chaque citoyen prêteroit le serment civique ; je me suis empressé de venir le prêter. Le jour s'approche où chacun doit témoigner des sentimens d'amour pour la patrie et pour le roi ; pour la patrie, qui doit être chère à tous les bons citoyens ;

et pour le roi, qui l'a mérité pour ses vertus, et qui a voulu attacher son nom à la plus heureuse époque de la révolution. Pour moi, qui ne formai de vœux que pour la liberté, j'ai desiré, j'ai sollicité le bonheur de venir joindre mes sentimens à ceux de mes concitoyens. Depuis long-temps je portois dans mon cœur le serment que je vais prononcer :

Je jure d'être fidele à la nation, à la loi et au roi, et de maintenir de tout mon pouvoir la constitution décrétée par l'assemblée nationale, et acceptée par le roi.

Qu'avez - vous à répondre ? Rien, sans doute. Convenez donc avec moi que j'avois raison. Quand dans la réponse au libelle le plus affreux, et dont je n'ose seulement ici citer le nom, de crainte de souiller ma plume ; quand je vous disois :

« Rendez justice à votre bienfaiteur ; re-
» venez de votre erreur avant son retour ;
» évitez de rougir à la vue du juste : rien
» ne pourra changer son cœur qui vous est
» dévoué ; mais combien il seroit humiliant
» pour vous d'attendre trop tard à lui

» rendre des sentimens qu'il n'a sûrement
» jamais cessé de mériter ».

Et vous, hommes fermes et justes, qui, comme moi, n'avez jamais été ébranlés par les clameurs des méchants, félicitez-vous de votre constance, et chantez en chœur avec moi :

Vive l'heureux retour.